

« Il faut aider le sport amateur, sans lui, le professionnel n'existerait pas »

Yves Blondeau a participé aux JO d'Innsbruck (1976) comme fondeur puis à Lake Placid (1980) comme biathlète. Installé aujourd'hui près d'Héricourt, l'ancien « Monsieur Transju » évoque la situation précaire des sportifs amateurs et lance un appel à la remobilisation nationale : « Il faut arrêter avec l'égotisme ».

Skieur de haut niveau, qui a participé aux Jeux Olympiques de 1976 et de 1980, Yves Blondeau a parfaitement réussi son après-carrière devenant entraîneur des équipes féminines de ski de fond, développant la Transjurassienne dans les années 90 puis en créant Univers-ski, devenu par la suite OlympicTeam, afin d'accompagner les sportifs francs-comtois sur et en dehors des terrains.

Yves Blondeau, comment voyez-vous la prochaine Transjurassienne (13-14 février) ?

« Cela fait pas mal d'années que je suis parti de l'organisation et aujourd'hui, je suis éloigné de la neige puisque j'habite près d'Héricourt mais je suis de près l'actualité la concernant. Non pas par nostalgie mais au titre de l'espoir, de l'avenir, que les skieurs puissent réaliser pleinement leur envie dans un parcours mythique. Dans son histoire, l'épreuve a connu des problèmes liés à l'absence de neige. C'est un sport compliqué à organiser puisqu'on est entièrement dépendant de la matière première : la neige. »

Par rapport à ces dernières années, on a un très bel enneigement en amont de la course mais plane le spectre de la Covid-19...

« Que disent aujourd'hui tous les bien-pensants qui annonçaient qu'il n'y aurait plus jamais d'hiver ? L'hiver est là, dans son immensité blanche extraordinaire. La montagne aspire, attire, la neige est là mais il y a une pandémie à laquelle il faut faire face.

À chacun d'être responsable et de suivre les contraintes sanitaires et administratives. Si les consignes sanitaires sont respectées,



Retrouvez tous nos articles prospective sur estrepublikain.fr et sur notre appli mobile



Yves Blondeau : « S'il n'y a plus ce sport de base, demain, il n'y a plus de professionnels. Si on ne maintient pas cet état d'esprit, on ne bougera plus de chez soi, on restera à faire du sport à la maison ». Photo ER/Ludovic LAUDE

tées, il n'y a pas de raisons que cette épreuve ne se fasse pas. D'autres grands événements sportifs, comme le Tour de France, se sont déroulés, et bien. Je souhaite, pour tous les acteurs, organisateurs et contributeurs, que la Transju puisse avoir lieu. »

Justement, les contributeurs du monde sportif sont lésés depuis 2020. N'y a-t-il pas un risque de les décourager et qu'ils se retirent ?

« Les partenaires trouvent tout de même une bonne partie de leurs contreparties. La médiatisation est toujours là mais, oui, on ne vit pas l'événement. Il n'y a pas de partage d'émotions et de liens directs entre le public et le sportif, ce que les sponsors adorent. Le pays, le territoire, la population ont besoin de ces événements. Il faut rester unis. Si j'étais partenaire, j'essayerais de m'accrocher, de continuer d'aider, en fonction de mes possibilités. Je sais que c'est compliqué pour les collectivités et que ça l'est encore plus pour les entreprises. »

Un fossé n'est-il pas en train de se creuser entre les mondes amateur et professionnel ?

« On voit, concernant les contraintes, que le sport professionnel a parfois les moyens de passer sur certains droits parce que cela engendre des emplois derrière. Mais il n'y a pas que le côté spectacle. On doit continuer à aider le sportif amateur de haut niveau. Ce sont eux, ces sportifs-là, qui font la vie sporti-

ve en France, avec des valeurs. Et ils sont également le vivier qui fait vivre les professionnels.

« Avec le confinement, beaucoup de jeunes se sont éloignés des clubs »

S'il n'y a plus ce sport de base, demain, il n'y a plus de professionnels. Si on ne maintient pas cet état d'esprit, on ne bougera plus de chez soi, on restera à faire du sport à la maison, au travers d'un logiciel. Le confinement a isolé beaucoup de jeunes qui se sont calfeutrés chez eux et se sont éloignés des clubs. »

N'y a-t-il pas un risque de génération de sportifs sacrifiée ?

« Avec les années qui passent et mes différentes expériences, je sais bien que ce sont les jeunes les plus pénalisés. Ils étaient déjà dans des situations complexes avant la Covid. Cela s'est accentué. Il y a quelques années, 95 % des sportifs de haut niveau vivaient sous le seuil de pauvreté. Je n'invente pas ces chiffres.

Peut-être faut-il repenser les choses, être moins dans l'individuel et qu'on arrête de faire de l'égotisme. On doit remettre les choses à plat en ciblant les bases et la direction que nous voulons prendre. On ne peut pas continuer à sacrifier une jeunesse qui a ses envies, qui nous émeut, nous inspire à faire de l'activité qui fait du bien pour la santé. C'est une boucle. »

Pourtant, le sportif est plus aidé que par le passé. Qu'est-ce

qui ne va pas ?

« Je suis de l'après-guerre. On allait au bout de nos envies, avec trois fois rien. On n'était pas dans les mêmes attentes. Le livre, « Le porteur de joie », de Maurice Chalayer, s'inspire du destin de Joseph Guillemot, champion olympique du 5.000 m à Anvers, en 1920. Il avait traversé la guerre, il n'avait rien. Il n'était que confronté à la difficulté. Ces gens-là n'avaient pas de moyens mais ils avaient l'envie. Ils n'attendaient rien de nulle part. Malgré ces crises traversées, ils ont réussi à avoir de la joie, du succès et à transmettre cette volonté aux autres. Ces trente dernières années, on a perdu ces valeurs. Aujourd'hui, on a fait en sorte que les jeunes soient consommateurs et demandent des aides. Ce constat ne se limite pas qu'au sport.

Avant, le sportif comptait sur lui et sa famille, aujourd'hui, il compte sur les aides de l'État, des collectivités. Et ça n'est pas de sa faute. On a créé ce système-là : « Fais des études pour bien gagner ta vie, entraîne-toi pour devenir comme les sportifs qui gagnent des millions ». On a ouvert la porte, on a donné envie à des gens de demander des aides. On est tous responsables de cette situation, moi le premier. On a toujours voulu plus au point d'être dans une forme générale de surconsommation et avoir une surpopulation de sportifs. Il faut revenir à des choses plus saines, plus humaines. »

Propos recueillis par Ianis MISCHI

Paralysé des jambes à 8 ans, aux JO à 25 ans



Les médecins lui avaient interdit toute activité physique... Photo ER

Yves Blondeau est né à Mouthe, en 1951. À 8 ans, il souffre de rhumatisme articulaire aigu. Il part se faire soigner à Noirmoutier pendant un an. À son retour, il marche mais reste « traumatisé. Je ne me rappelais presque plus du visage de ma mère ». Marthe Letoublon, l'institut du village, l'aide, le soir, à rattraper son retard scolaire.

Les médecins lui interdisent toute activité physique. Il n'en fait rien et touche à tous les sports. À 17 ans, il découvre le ski de fond. En 1976, il porte les couleurs françaises aux JO d'Innsbruck où il termine 43e du 30 km. Quatre ans plus tard, il est aux JO de Lake Placid mais dans une autre discipline : le biathlon. Il prend la 39e place dans le 10 km sprint.

Accompagner les sportifs dans leur reconversion

Il troque peu à peu sa combinaison pour la veste épaisse d'entraîneur. Il prend sous son aile les féminines de l'équipe de France. Il met sur pied le Tour des massifs européens, crée le ski club Olympic de Métabief (actuel Olympic Mont d'Or) et propulse la Transjurassienne sur le circuit international.

Depuis les années 2000, Yves Blondeau accompagne les sportifs francs-comtois de haut niveau. Il fonde Univers-ski en 2010 (qui deviendra Olympic Team par la suite). Le but : « capitaliser les expériences » et « transmettre l'instruction additionnelle à la formation sportive de l'athlète de haut niveau », pour le préparer aux grandes échéances sportives et anticiper sa reconversion.

Figure paternaliste, il met en relation les grands sportifs d'hier avec les jeunes talents et des dirigeants d'entreprise. Bienveillant, discret, il crée du lien et met de l'humain au cœur de ses projets.